

Jeux d'Enfants

Deux coups discrets frappés sur les contrevents... Pas de réponse. Après avoir attendu, Armand Rouville frappa de nouveau... La demoiselle quatre heures venait de sonner... Au clair de lune qui avait brillé une partie de la nuit, une obscurité brumeuse avait succédé...

fut appelé chez le juge. Mais deux personnes dignes de foi affirmèrent l'avoir rencontré sur la route de Louvigny, à quatre heures de la maison du père Nointot, juste la nuit et à l'heure précisée du crime, revêtu de son grand manteau d'ancien roulier et de sa casquette à oreillères... Armand Rouville se brouilla avec son frère, mais comme Armand, deux mois après, quittait le pays en enlevant la femme du maire de Louvigny, on n'y fit pas attention... L'affaire fut classée, et cela coïncida avec l'arrivée d'un nouveau brigadier de gendarmerie dans le village... Le meurtre mystérieux du père Nointot avait fait un bruit énorme, et une complainte sur l'air du naufrage de la "Bourgoigne" circulait dans la contrée, brailée par tous les gamins... Un jour, Rouville entendit Julot et Norine qui chantaient à tue-tête dans le jardin...

— Mes enfants, ne vous troublez pas. Dites-moi, répondez. Votre père jouait souvent avec vous au crime de Champagnet. Comment faisait-il ? Rouville devint blême... Norine, sa petite Norine, allait répondre, il voyait les yeux bleus de sa petite préférée aller timidement de leur père à ce monsieur bien mis qui avait une figure sévère... Il savait ce qu'elle allait raconter, les détails qu'il avait donnés lui-même, la blouse du vieux retroussée par-dessus sa tête, les pieds grillés l'un après l'autre... D'autres choses encore. Des choses dont les journaux n'avaient point parlé, et que lui seul savait, lui l'assassin !... Le cri, fou de honte : — "La p'tite, non pas la p'tite... Emmenez-la ! Je dirai tout. Pas devant elle, ma petite, pauvre petite !" Et il fondit en larmes, pendant qu'on emmenait les enfants, hurlant de voir pleurer leur père... L'instruction fut refaite. Tout fut connu. Auguste Rouville, la nuit du crime, avait prêté sa limousine et sa casquette à son frère qui entretenait depuis quelque temps une intrigue avec la femme du maire de Louvigny qu'il devait enlever plus tard... Armand prenait ce demi-déguisement afin de n'être pas reconnu. Comme Auguste avait des richesses à Louvigny, les gens l'avaient pris pour son frère et ils avaient déposé une première fois dans ce sens... On découvrit le magot du père Nointot sous une pierre de l'âtre chez les Rouville. Six mille francs en deux parts. Quatre mille en or, dans un paquet, portaient comme suscription ces mots : "Pour Honorine"... Auguste Rouville a été condamné à perpétuité, Sigisbert a épousé la Pipart. Elle n'avait pas l'argent qu'il espérait, il a eu de l'avancement, mais il bat sa femme... Aurélie Rouville a quitté le pays, puis elle est morte. La mère Rouville est morte. Armand ni personne de la famille n'a voulu se charger des enfants du meurtrier. Julot est aux "joyeux" en Afrique...

de Tacite, de Suetone, de Pétro... Comme j'allais répondre, il m'interrompit, devenant grave : — Ce livre est une bonne action... L'HERMITAGE DE BERLIOZ... Les vicissitudes d'un grand compositeur... Chronique parisienne... On se souvient qu'il se constituait, l'an dernier, une association sous le nom de "Fondation Berlioz", dont le but est le culte de la mémoire du plus grand musicien français du dix-neuvième siècle... Aujourd'hui, les sociétaires de la "Fondation Berlioz" célèbrent le cent sixième anniversaire de naissance de ce grand homme par un pèlerinage à sa statue dans le square Vintimille, à sa tombe, au cimetière Montmartre, et à la maison qu'il habita, de 1834 à 1837, sur le versant nord de la Butte, à l'angle de la rue Saint-Vincent et de la rue du Mont-Cenis... Ce pèlerinage à la maison de la rue du Mont-Cenis est particulièrement justifié. C'est là que Berlioz se reposa, durant une année et demie environ, dans un bonheur paisible, des frénésies de sa longue passion pour Harriet Smithson, qu'il venait enfin d'épouser... Après quelques semaines de lune de miel extasiée dans une maisonnette du bois de Vincennes, Berlioz et sa femme, faute de la somme nécessaire à l'acquisition d'un mobilier, avaient logé quelque temps dans un hôtel garni, au numéro 1 de la rue Saint-Marc. Au commencement de l'été de l'année suivante, Berlioz s'inquiéta de découvrir un logis plus favorable à la santé de sa femme, et plus propice à l'écllosion des œuvres musicales dont il sentait la germination dans son cerveau toujours surchauffé... Montmartre n'était encore alors qu'un village aux portes de Paris. C'est pourquoi des écrivains et des artistes en recherchaient le pittoresque, l'isolement, les jolis coins de nature... Berlioz et sa femme gravirent toute la Butte et descendirent même un peu de son versant en pente vers la plaine Saint-Denis, en quête d'un logis champêtre pour leur saison d'été. Ils s'arrêtèrent devant une maisonnette nichée sous de grands arbres, au milieu d'un jardin. Elle n'avait qu'un étage, partagé en deux pièces et demie environ, composées de deux pièces au rez-de-chaussée et de deux pièces au premier étage. L'un des appartements était occupé par le propriétaire, M. Thorel ; l'autre le serait par le jeune ménage... Des massifs de lilas, un mélèze, un cerisier en fleurs, des allées qui serpentaient jusqu'à un petit Temple de l'Amour, un puits surmonté d'un petit dôme sur quatre colonnettes en bois, faisaient les modestes agréments du jardin. Berlioz et sa femme en s'installèrent aussitôt la séduction. Ils virent s'y installer... Et, dans la paix de l'amour heureux, dans l'attente joyeuse de l'enfant qui va lui naître, Berlioz écrivait sa symphonie "Harold en Italie". Son imagination de romantique forcé lui transfigurait les choses autour de lui. Le paysage de la plaine Saint-Denis étalé devant ses yeux revêtait la majesté mélancolique de la campagne romaine qu'il avait tant admiré durant son séjour à la Villa Médicis. Il disait à ses amis qu'il recontrait pendant ses courses dans Paris qu'il se croyait à Tivoli... — Venez donc ! leur disait-il : venez admirer notre hermitage !... Et d'Ortigue, le fidèle thuriféraire de son génie dans la "Quotidienne" : "Janin, Emile Deschamps, Eugène Sue, Ernest Legouve, Alfred de Vigny, Lisat, Chopin, ce cher Chopinotto," disait Berlioz, s'imposant l'ascension de la Butte pour un goûter servi par Mme Berlioz, qu'assaisonnaient les discussions esthétiques, les anecdotes les plus piquantes sur le monde de la musique et du théâtre, et les éretements de Rossini, "le gros homme gai", comme le surnommait Berlioz... Cependant les ressources du jeune ménage restaient inférieures à ses besoins. Et la naissance du petit Louis, la nécessité d'une nourrice augmentaient ses charges. Les besognes de journaliste que Berlioz accomplissait au "Rénovateur", à la "Gazette Musicale", ses démarches incessantes pour organiser un concert ou serait exécuté "Harold", pour obtenir l'engagement de sa femme à un Théâtre Nautique en projet, et pour négocier, à l'Opéra la réception de son "Benvenuto Cellini", auquel il travaillait, l'appelaient à Paris. Il retenait souvent fort tard dans la nuit. Et ces absences prolongées de l'hermitage de Montmartre alarmaient Mme Berlioz, lui inspiraient des craintes. En outre si, Mme Berlioz était engagée au Théâtre Nautique, il lui faudrait faire la dépense d'une voiture, chaque nuit, pour remonter à Montmartre... Il était urgent, pour les nouveaux mariés, de rentrer à Paris...

COMME J'ALLAIS RÉPONDRE, IL M'INTERROMPIT, DEVENANT GRAVE : — CE LIVRE EST UNE BONNE ACTION... L'HERMITAGE DE BERLIOZ... Les vicissitudes d'un grand compositeur... Chronique parisienne... On se souvient qu'il se constituait, l'an dernier, une association sous le nom de "Fondation Berlioz", dont le but est le culte de la mémoire du plus grand musicien français du dix-neuvième siècle... Aujourd'hui, les sociétaires de la "Fondation Berlioz" célèbrent le cent sixième anniversaire de naissance de ce grand homme par un pèlerinage à sa statue dans le square Vintimille, à sa tombe, au cimetière Montmartre, et à la maison qu'il habita, de 1834 à 1837, sur le versant nord de la Butte, à l'angle de la rue Saint-Vincent et de la rue du Mont-Cenis... Ce pèlerinage à la maison de la rue du Mont-Cenis est particulièrement justifié. C'est là que Berlioz se reposa, durant une année et demie environ, dans un bonheur paisible, des frénésies de sa longue passion pour Harriet Smithson, qu'il venait enfin d'épouser... Après quelques semaines de lune de miel extasiée dans une maisonnette du bois de Vincennes, Berlioz et sa femme, faute de la somme nécessaire à l'acquisition d'un mobilier, avaient logé quelque temps dans un hôtel garni, au numéro 1 de la rue Saint-Marc. Au commencement de l'été de l'année suivante, Berlioz s'inquiéta de découvrir un logis plus favorable à la santé de sa femme, et plus propice à l'écllosion des œuvres musicales dont il sentait la germination dans son cerveau toujours surchauffé... Montmartre n'était encore alors qu'un village aux portes de Paris. C'est pourquoi des écrivains et des artistes en recherchaient le pittoresque, l'isolement, les jolis coins de nature... Berlioz et sa femme gravirent toute la Butte et descendirent même un peu de son versant en pente vers la plaine Saint-Denis, en quête d'un logis champêtre pour leur saison d'été. Ils s'arrêtèrent devant une maisonnette nichée sous de grands arbres, au milieu d'un jardin. Elle n'avait qu'un étage, partagé en deux pièces et demie environ, composées de deux pièces au rez-de-chaussée et de deux pièces au premier étage. L'un des appartements était occupé par le propriétaire, M. Thorel ; l'autre le serait par le jeune ménage... Des massifs de lilas, un mélèze, un cerisier en fleurs, des allées qui serpentaient jusqu'à un petit Temple de l'Amour, un puits surmonté d'un petit dôme sur quatre colonnettes en bois, faisaient les modestes agréments du jardin. Berlioz et sa femme en s'installèrent aussitôt la séduction. Ils virent s'y installer... Et, dans la paix de l'amour heureux, dans l'attente joyeuse de l'enfant qui va lui naître, Berlioz écrivait sa symphonie "Harold en Italie". Son imagination de romantique forcé lui transfigurait les choses autour de lui. Le paysage de la plaine Saint-Denis étalé devant ses yeux revêtait la majesté mélancolique de la campagne romaine qu'il avait tant admiré durant son séjour à la Villa Médicis. Il disait à ses amis qu'il recontrait pendant ses courses dans Paris qu'il se croyait à Tivoli... — Venez donc ! leur disait-il : venez admirer notre hermitage !... Et d'Ortigue, le fidèle thuriféraire de son génie dans la "Quotidienne" : "Janin, Emile Deschamps, Eugène Sue, Ernest Legouve, Alfred de Vigny, Lisat, Chopin, ce cher Chopinotto," disait Berlioz, s'imposant l'ascension de la Butte pour un goûter servi par Mme Berlioz, qu'assaisonnaient les discussions esthétiques, les anecdotes les plus piquantes sur le monde de la musique et du théâtre, et les éretements de Rossini, "le gros homme gai", comme le surnommait Berlioz... Cependant les ressources du jeune ménage restaient inférieures à ses besoins. Et la naissance du petit Louis, la nécessité d'une nourrice augmentaient ses charges. Les besognes de journaliste que Berlioz accomplissait au "Rénovateur", à la "Gazette Musicale", ses démarches incessantes pour organiser un concert ou serait exécuté "Harold", pour obtenir l'engagement de sa femme à un Théâtre Nautique en projet, et pour négocier, à l'Opéra la réception de son "Benvenuto Cellini", auquel il travaillait, l'appelaient à Paris. Il retenait souvent fort tard dans la nuit. Et ces absences prolongées de l'hermitage de Montmartre alarmaient Mme Berlioz, lui inspiraient des craintes. En outre si, Mme Berlioz était engagée au Théâtre Nautique, il lui faudrait faire la dépense d'une voiture, chaque nuit, pour remonter à Montmartre... Il était urgent, pour les nouveaux mariés, de rentrer à Paris...

En octobre 1834, tout en conservant son ermitage de Montmartre pour l'été, Berlioz loua un appartement, 31, rue de Londres, qu'il lui fallut meubler. Il dut acheter "des meubles, du bois, du vin et mille autres bêtises auxquelles on ne songe pas dans les maisons meublées", écrivait-il à sa sœur. Pour cela, il emprunta, fit des billets et aggrava sa gêne... Il eut la chance, heureusement, de recevoir, partiellement, le feuilleton musical des "Débats", où on le payait cent francs l'article, et d'augmenter ses gains par les soins qu'il donna aux répétitions de la "Esmeralda" de Mlle Bertin, la fille du directeur de ce journal, qu'il Opéra représentait... Durant cette période de sa vie, Berlioz habita alternativement rue de Londres et à Montmartre. Il se réfugiait à Montmartre quand il éprouvait le besoin de s'isoler pour la composition de ses œuvres musicales. Afin de lui assurer la tranquillité favorable à l'inspiration, Legouve lui prêta, pendant une de ces retraites aux portes de Paris, une somme de 2,000 francs, qu'apparemment il ne se trouva jamais en état de lui rembourser. Et le bon Legouve n'en resta pas moins son ami... Mais bientôt Berlioz dut renoncer à la demeure de la rue du Mont-Cenis. Les jours de son paisible bonheur conjugal y avaient fini avant même qu'il la quittât... Harriet Smithson, fidèle Ophélie, dont il s'était épris pour l'avoir vue jouer dans "Hamlet" à l'Odéon, le 11 septembre 1827, d'un amour déclinant qu'il ne réussit à lui avouer qu'en décembre 1832, commença à devenir acariâtre, querelleuse, et à noyer dans la boisson ses accès perpétuels de fureur jalouse... Ce fut tout de même dans cette maison de Montmartre que Berlioz trouva une halte de bonheur paisible dans sa vie constamment orageuse et tourmentée... 1799. — "Un jour, passé sans servir la France, est un jour retranché de ma vie." Desaix. 1800. — "Je les battrais !!" Bonaparte parlant des Autrichiens, avant l'ouverture de la campagne de Marengo. 1802. — "J'aimerais mieux les voir sur les hauteurs de Montmartre." Bonaparte en apprenant le refus de Georges III d'Angleterre d'évacuer Malte. 1804. — "Tout ce qui peut contribuer au bien de la patrie est essentiellement lié à mon bonheur, j'accepte le titre que vous croyez utile à la gloire de la nation." Bonaparte au Sénat en devenant Napoléon ter. 1805. — "Si nous sommes maîtres 12 heures de la traversée, l'Angleterre a vécu." Napoléon passant en revue ses troupes. 1806. — "Impossible n'est pas un mot français." Napoléon ter au prince de Talleyrand. 1806. — "Le Théâtre-Français est la gloire de la France, l'Opéra n'en est que la vanité." Napoléon. 1807. — "Triste spectacle fait pour inspirer aux princes l'amour de la paix et l'horreur de la guerre." Napoléon ter parcourant le champ de bataille d'Eylau. 1807. — "Si nous nous entendons, l'Empereur (Napoléon) et moi, il faudra que tout le monde s'entende." Alexandre Ier de Russie. 1808. — "Je me levai un matin et me trouvai célèbre." Lord Byron. 1808. — "Ça te la coupe, mon vieux !" La maréchale Lefebvre à l'huissier des Tuileries, qui n'avait pas voulu l'annoncer comme duchesse de Dantzig. 1809. — "Je ne vous tuerais pas moins." Frédéric Staps, patriote allemand, à Napoléon. Ier qui disait : "Si je vous faisais grâce, quel gré m'en sauriez-vous ?" 1810. — "Vous vous estimez donc beaucoup ? dit un jour Réginauld au cardinal Maury qui répliqua : "Peu quand je me juge, beaucoup quand je me compare." 1810. — "Ah ça ! qu'est-ce donc que cela signifie ? Pourquoi ces dames ne sont-elles pas contentes ? Il semblerait en vérité que nous partageons l'héritage du feu roi notre père. Napoléon, parlant de ses sœurs. 1812. — "La voilà donc cette ville superbe. Napoléon devant Moscou. 1814. — "Ne pouvant s'élever jusqu'à moi, ils m'ont fait descendre jusqu'à eux." Napoléon à ceux qui avaient jeté à terre sa statue érigée sur la colonne Vendôme. 1814. — "Il faut laver son linge sale en famille." Napoléon à la séance du 1er janvier 1814. 1815. — "On conquiert une couronne, on ne l'escamote pas." Talleyrand au congrès de Vienne. 1815. — "Je resterais ici ; je veux voir en face l'homme qui prétend s'asseoir sur mon trône." Louis XVIII apprenant le départ de Napoléon en France de Napoléon ter. 1815. — "J'ai assez vécu, puisque j'ai vu le drapeau français flotter sur toutes les villes de France." Louis XVIII après l'évacuation complète de la France par les troupes alliées. 1824. — "Il est permis à un roi d'être mort, il ne lui est jamais permis d'être malade." Louis XVIII. 1824. — "Le roi est mort. Vive le roi !" Mots prononcés aux funérailles des rois et pour la dernière fois à celles de Louis XVIII. 1829. — "Malheureuse France ! Malheureux roi !" Dupin Aîné, dans un article fameux du "Journal des Débats". 1830. — "Chacun chez soi, chacun pour soi." Dupin Aîné à la Chambre, le 6 décembre 1830. 1830. — "La République est impossible en France, ou elle finit toujours dans le sang ou dans l'imbécillité. Thiers. 1830. — "Le duc d'Orléans est appelé au Trône, non parce qu'il est Bourbon, mais quoique Bourbon." Dupin Aîné. 1830. — "La charte sera désormais une vérité." Proclamation de Louis-Philippe. 1830. — "Dites à votre maître que vous m'avez présenté cette note, mais que je n'ai pas lu." Polignac à l'ambassadeur d'Angleterre. 1831. — "Je n'en sortirai que les pieds en avant. Casimir-Perier au comte de Ségur, en acceptant la charge de premier ministre. 1840. — "Je ne désire pas sortir des lieux où je suis, car ici je suis à ma place ; avec le nom que je porte il me faut l'ombre d'un cachot ou la lumière du pouvoir." Le Prince Napoléon au fort de Ham. 1841. — "La France est assez riche pour payer sa gloire." Louis Philippe ne demandant aucune indemnité en signant la paix après la bataille d'Issy. 1844. — "On peut épouser mes forces, on n'épousera pas mon courage." Guizot à la tribune. 1847. — "Enrichissez-vous !..." par le travail." Guizot, discours aux électeurs de Lisieux. 1848. — "Si le peuple m'imposait des devoirs, je saurais les remplir." Le Prince Napoléon. 1857. — "La Russie ne bande pas, elle se recueille." Le prince Gortchakoff. 1859. — "Ceux qui ont besoin d'être amis, ce ne sont pas les défenseurs des lois, ce sont ceux qui les renversent, ce n'est ni la droite ni la justice !" Edgar-Quinet, après l'annexion de 1859. 1865. — "Le Sud est vengé !" Wilkes venant d'assassiner le président Lincoln. 1867. — "Kendz l'encrier." Laboulaye, ennemi du régime impérial, avait accepté un superbe encrier, cadeau de ses amis politiques, peu après il accepta quelques faveurs de l'Empereur pour un de ses fils. Ses anciens amis le poursuivaient par cette phrase demeurée célèbre. 1872. — "La République sera conservatrice ou elle ne sera pas." Thiers. 1893. — "Qu'importe la victime si le geste est beau, qu'importe la mort de vagues humanités si elle est faite par l'humanité." Laurent Tailhade dans un banquet. 1902. — "L'Italie ne fait avec la France qu'un simple tour de bal." Le Chancelier de Bulow. 1903. — "Vous n'avez pas le droit de vous faire la garde du corps du ministre Combes, de prendre parti en faveur d'un parti bourgeois contre un autre parti bourgeois." Jules Guesde au congrès du parti socialiste révolutionnaire à Reims. 1905. — "Le salut de l'Empire dépend du résultat de la bataille ! Tous, faites votre devoir !" L'Amiral Togo avant la bataille de Tsushima. Vengeances posthumes Il y a des maris qui ne craignent pas dans leur testament de faire payer à leurs veuves les méchancetés qu'elles et leur ont fait subir en la terre. L'un d'eux, mort à Liverpool, léguait à sa veuve une rente de 7,500 francs tant qu'elle vivrait avec sa mère ; dont la langue est aussi méchante que la sienne et qu'elle déteste autant que moi ! Un autre met condition à sa succession que sa femme portera un bonnet de veuve, ce qu'elle avait juré de ne jamais faire. Enfin un troisième, un original, léguait à sa sienne un million et demi ; cependant l'Etat devait recevoir une somme de 5,000 francs chaque fois qu'elle paraîtrait en public sans voilette et chaque fois qu'elle souriait à un homme ; de même toute espèce de bal, de réunion mondaine, de flirt, etc., lui était interdite sous peine d'une amende de 25,000 francs. Une entreprise gigantesque. Le gouvernement russe étudie les moyens d'agrandir la mer d'Azov et d'y faciliter la navigation actuellement entravée par de nombreux bas-fonds. Le projet consiste à construire une digue interceptant la communication de la mer d'Azov avec la mer Noire, mais permettant l'écluse des navires. La digue aurait 3,250 mètres de long et serait pour effet de surélever de 1 m. 60 environ le niveau de la mer d'Azov. Les frais monteraient à 40 millions pour la digue, plus 16 millions d'indemnités pour les terres envahies par les eaux.

COMMENT

M. HENRYK SIENKIEWICZ

—Ecrivit "Quo Vadis?"

Une lettre de l'illustre romancier

Un après-midi de mois de septembre, je me trouvais chez Victorien Sardou à Mary-le-Roi, et comme nous causions dans le parc qui risait déjà sous l'or d'un automne précoce : — Avez-vous lu "Quo Vadis" ? me dit-il. — Pas encore. — Il faut lire ça. Il y a là un Pétro... Mais un visiteur vint interrompre l'auteur de "Patrie" et je ne sus pas davantage ce jour-là. Ne puis-je pas dire que j'ai lu "Quo Vadis" ? me dit-il. — Je commençai la lecture de roman. Aux premières pages je fus séduit comme vous l'avez l'avez été, conquies, entraîné par ce récit adroit et divers, cette évocation pittoresque de la vie romaine, d'une verve si abondante et comme nourrie aux sources mêmes de l'antiquité. A quelques jours de là, je recontrais Coquelin. — Mon cher, dit-il, je sors de la lecture d'un livre... — Je sais, interrompis-je, "Quo Vadis" ? — L'avez-vous lu ? — Non, mais je le lis. — Quelle joie, dites ? Moi, à chaque tournant de chapitre, j'aurais dansé sur la tête. Et Coquelin se livra, séance tenante, à un de ces enthousiasmes éblouissants qui le rendaient si spirituel et si divertissant à la ville. Il fut intarissable : le philosophe cher Pétro, s'amouracha d'Enzée, baqueta au palais de Néron, incendia Rome, sembla touché par la grâce sur la voie Appienne et fut par sauver Lygie de ses maris. — Il va mettre cela à la scène, pensai-je. Coquelin s'émouvait maintenant du personnage de Cléon, trouvant le Grec "amusant comme tout", "spirituel", "tracotent, infâme, touchant. Et je me dis : — Il va jouer Cléon. Mais il se montra bien plus abondant sur Pétro, arbitre des élégances. — Alors, c'est Pétro qu'il va jouer, pensai-je. J'étais loin de mon compte, car Néron est le honneur d'un égal enthousiasme. — Alors, il va jouer tous les rôles, dis-je. Et je crois bien que cela serait arrivé à Coquelin s'il n'avait pas été forcé, par traité, de mettre l'Atlantique entre lui et le théâtre de la Porte-Saint-Martin. L'art a cela de divin qu'il revêt les choses abstraites d'un enchantement nouveau. Il ne se contente pas de créer, il ressuscite, réveille la personnalité humaine et l'anime et la pare. "Quo Vadis" nous a montré que M. Henryk Sienkiewicz avait su renouveler cette forme glorieuse du roman. Ici l'intérêt s'augmente de l'attrait qu'offre le "déjà entrevu". Et ce "déjà entrevu" est d'un charme d'autant plus savoureux qu'il ramène à notre première jeunesse. Ce sont, avec "Quo Vadis" ? des pages entières

Mots Historiques

1799. — "Un jour, passé sans servir la France, est un jour retranché de ma vie." Desaix. 1800. — "Je les battrais !!" Bonaparte parlant des Autrichiens, avant l'ouverture de la campagne de Marengo. 1802. — "J'aimerais mieux les voir sur les hauteurs de Montmartre." Bonaparte en apprenant le refus de Georges III d'Angleterre d'évacuer Malte. 1804. — "Tout ce qui peut contribuer au bien de la patrie est essentiellement lié à mon bonheur, j'accepte le titre que vous croyez utile à la gloire de la nation." Bonaparte au Sénat en devenant Napoléon ter. 1805. — "Si nous sommes maîtres 12 heures de la traversée, l'Angleterre a vécu." Napoléon passant en revue ses troupes. 1806. — "Impossible n'est pas un mot français." Napoléon ter au prince de Talleyrand. 1806. — "Le Théâtre-Français est la gloire de la France, l'Opéra n'en est que la vanité." Napoléon. 1807. — "Triste spectacle fait pour inspirer aux princes l'amour de la paix et l'horreur de la guerre." Napoléon ter parcourant le champ de bataille d'Eylau. 1807. — "Si nous nous entendons, l'Empereur (Napoléon) et moi, il faudra que tout le monde s'entende." Alexandre Ier de Russie. 1808. — "Je me levai un matin et me trouvai célèbre." Lord Byron. 1808. — "Ça te la coupe, mon vieux !" La maréchale Lefebvre à l'huissier des Tuileries, qui n'avait pas voulu l'annoncer comme duchesse de Dantzig. 1809. — "Je ne vous tuerais pas moins." Frédéric Staps, patriote allemand, à Napoléon. Ier qui disait : "Si je vous faisais grâce, quel gré m'en sauriez-vous ?" 1810. — "Vous vous estimez donc beaucoup ? dit un jour Réginauld au cardinal Maury qui répliqua : "Peu quand je me juge, beaucoup quand je me compare." 1810. — "Ah ça ! qu'est-ce donc que cela signifie ? Pourquoi ces dames ne sont-elles pas contentes ? Il semblerait en vérité que nous partageons l'héritage du feu roi notre père. Napoléon, parlant de ses sœurs. 1812. — "La voilà donc cette ville superbe. Napoléon devant Moscou. 1814. — "Ne pouvant s'élever jusqu'à moi, ils m'ont fait descendre jusqu'à eux." Napoléon à ceux qui avaient jeté à terre sa statue érigée sur la colonne Vendôme. 1814. — "Il faut laver son linge sale en famille." Napoléon à la séance du 1er janvier 1814. 1815. — "On conquiert une couronne, on ne l'escamote pas." Talleyrand au congrès de Vienne. 1815. — "Je resterais ici ; je veux voir en face l'homme qui prétend s'asseoir sur mon trône." Louis XVIII apprenant le départ de Napoléon en France de Napoléon ter. 1815. — "J'ai assez vécu, puisque j'ai vu le drapeau français flotter sur toutes les villes de France." Louis XVIII après l'évacuation complète de la France par les troupes alliées. 1824. — "Il est permis à un roi d'être mort, il ne lui est jamais permis d'être malade." Louis XVIII. 1824. — "Le roi est mort. Vive le roi !" Mots prononcés aux funérailles des rois et pour la dernière fois à celles de Louis XVIII. 1829. — "Malheureuse France ! Malheureux roi !" Dupin Aîné, dans un article fameux du "Journal des Débats". 1830. — "Chacun chez soi, chacun pour soi." Dupin Aîné à la Chambre, le 6 décembre 1830. 1830. — "La République est impossible en France, ou elle finit toujours dans le sang ou dans l'imbécillité. Thiers. 1830. — "Le duc d'Orléans est appelé au Trône, non parce qu'il est Bourbon, mais quoique Bourbon." Dupin Aîné. 1830. — "La charte sera désormais une vérité." Proclamation de Louis-Philippe. 1830. — "Dites à votre maître que vous m'avez présenté cette note, mais que je n'ai pas lu." Polignac à l'ambassadeur d'Angleterre. 1831. — "Je n'en sortirai que les pieds en avant. Casimir-Perier au comte de Ségur, en acceptant la charge de premier ministre. 1840. — "Je ne désire pas sortir des lieux où je suis, car ici je suis à ma place ; avec le nom que je porte il me faut l'ombre d'un cachot ou la lumière du pouvoir." Le Prince Napoléon au fort de Ham. 1841. — "La France est assez riche pour payer sa gloire." Louis Philippe ne demandant aucune indemnité en signant la paix après la bataille d'Issy. 1844. — "On peut épouser mes forces, on n'épousera pas mon courage." Guizot à la tribune. 1847. — "Enrichissez-vous !..." par le travail." Guizot, discours aux électeurs de Lisieux. 1848. — "Si le peuple m'imposait des devoirs, je saurais les remplir." Le Prince Napoléon. 1857. — "La Russie ne bande pas, elle se recueille." Le prince Gortchakoff. 1859. — "Ceux qui ont besoin d'être amis, ce ne sont pas les défenseurs des lois, ce sont ceux qui les renversent, ce n'est ni la droite ni la justice !" Edgar-Quinet, après l'annexion de 1859. 1865. — "Le Sud est vengé !" Wilkes venant d'assassiner le président Lincoln. 1867. — "Kendz l'encrier." Laboulaye, ennemi du régime impérial, avait accepté un superbe encrier, cadeau de ses amis politiques, peu après il accepta quelques faveurs de l'Empereur pour un de ses fils. Ses anciens amis le poursuivaient par cette phrase demeurée célèbre. 1872. — "La République sera conservatrice ou elle ne sera pas." Thiers. 1893. — "Qu'importe la victime si le geste est beau, qu'importe la mort de vagues humanités si elle est faite par l'humanité." Laurent Tailhade dans un banquet. 1902. — "L'Italie ne fait avec la France qu'un simple tour de bal." Le Chancelier de Bulow. 1903. — "Vous n'avez pas le droit de vous faire la garde du corps du ministre Combes, de prendre parti en faveur d'un parti bourgeois contre un autre parti bourgeois." Jules Guesde au congrès du parti socialiste révolutionnaire à Reims. 1905. — "Le salut de l'Empire dépend du résultat de la bataille ! Tous, faites votre devoir !" L'Amiral Togo avant la bataille de Tsushima. Vengeances posthumes Il y a des maris qui ne craignent pas dans leur testament de faire payer à leurs veuves les méchancetés qu'elles et leur ont fait subir en la terre. L'un d'eux, mort à Liverpool, léguait à sa veuve une rente de 7,500 francs tant qu'elle vivrait avec sa mère ; dont la langue est aussi méchante que la sienne et qu'elle déteste autant que moi ! Un autre met condition à sa succession que sa femme portera un bonnet de veuve, ce qu'elle avait juré de ne jamais faire. Enfin un troisième, un original, léguait à sa sienne un million et demi ; cependant l'Etat devait recevoir une somme de 5,000 francs chaque fois qu'elle paraîtrait en public sans voilette et chaque fois qu'elle souriait à un homme ; de même toute espèce de bal, de réunion mondaine, de flirt, etc., lui était interdite sous peine d'une amende de 25,000 francs. Une entreprise gigantesque. Le gouvernement russe étudie les moyens d'agrandir la mer d'Azov et d'y faciliter la navigation actuellement entravée par de nombreux bas-fonds. Le projet consiste à construire une digue interceptant la communication de la mer d'Azov avec la mer Noire, mais permettant l'écluse des navires. La digue aurait 3,250 mètres de long et serait pour effet de surélever de 1 m. 60 environ le niveau de la mer d'Azov. Les frais monteraient à 40 millions pour la digue, plus 16 millions d'indemnités pour les terres envahies par les eaux.